

1975

Par Lâm Chí Hiếu JJR 62



“Dites, Ông Thầy, que va-t-on faire maintenant? Ira-t-on en prison? », me demande mon garde du corps P.

Nous venons de quitter Đồng Tâm avec presque tous les marins des 9 unités navales basées là et nous devons passer la nuit chez un des mes anciens subordonnés à Mỹ Tho, la route vers la capitale étant encore coupée par l'afflux de l'ennemi. On va visiter les alentours de Mỹ Tho. Le quartier général de mon ex-task force est vide et un petit feu brûle dans la cour, tandis qu'un grand nombre de pillards entassent leurs trophées. De temps en temps, on voit des jeunes hommes en caleçon et culotte courte, nu-pieds, se hâtant, l'air hagard : ce sont hélas nos pauvres soldats à qui la populace excitée par les guérilleros communistes a arraché leurs seuls uniformes et les a laissé partir dévêtus. Une bien triste fin pour ceux qui ont sacrifié toute leur jeunesse...

Je ne peux que répondre à mon garde du corps “*Que sera sera, mon ami.....* Peut-être les simples soldats comme toi retourneront-ils chez eux et à leurs anciens métiers tandis que moi, après quelques mois de “*purge*”, je rejoindrai la marine marchande et naviguerai comme autrefois....Dieu seul le sait !!! A Dieu va!...”

Et le lendemain, de bon matin, on rentre à Saigon sur le vélomoteur de mon garde du corps. Tout le monde est en grand émoi...Mes parents sont heureux de me revoir sain et sauf car ils craignent pour mes 2 maisons à louer, maisons que j'avais achetées durant mon temps de capitaine de la marine marchande et dont mes parents collectaient les loyers pour leur vieillesse, à cause des annonces de confiscation de tout logis fermé sans occupant, ou appartenant aux officiers de la République du Vietnam (Sud).



Comme nous n'avons pas touché notre salaire d'Avril, on doit tout vendre aux enchères pour vivre. Des marchés improvisés s'érigent le long des rues. La vie devient de plus en plus difficile. Et

arrivent les avis de « cours de rééducation politique » pour les officiers de l'armée du Sud. On va se rassembler au lycée Gia Long gaiement, pensant à un bref séminaire et à la liberté ensuite. On nous ravitaille avec de bons repas des restaurants connus de Cholon.

Mais au 2ème jour, dès la tombée de la nuit, on nous entasse à bord de camions russes, les Molotova, sous bonne garde, et le trajet nocturne se termine au camp de Trạng Lớn, à Tây Ninh, dans une ancienne base d'une division sud-vietnamienne, où on nous nourrit à ne rien faire pour environ un mois. Après quoi, par camions Molotova et un trajet nocturne, on va s'établir à Xuân Lộc, nourris et logés dans une ancienne base de la 18è division sud-vietnamienne. Là, on nous harcèle pour que nous fassions de bonnes « confessions » quotidiennement. Pour leur part, les officiers des anciennes unités spéciales telles les commandos de la marine sont transférés ailleurs. On nous réveille à n'importe quelle heure, selon le bon plaisir des geôliers....

Le dépôt de munitions opposé à notre camp a explosé et a presque détruit notre camp, avec une vingtaine de morts. Alors, on nous transfère de nouveau ailleurs, près de la frontière...Là, la nourriture se raréfie terriblement, tandis que nous sommes forcés d'aller chercher quotidiennement des troncs d'arbres d'espèce spéciale, ou des bambous, des cordes de rotin, dans la jungle inhabitée. Avec un unique bol de riz gluant par jour, nos camarades périssent peu à peu, exténués. Par hasard, on a attrapé un jour un python que 3 de nos camarades ont traîné de toutes leurs maigres forces jusqu'au camp. On a alors un peu de viande pour

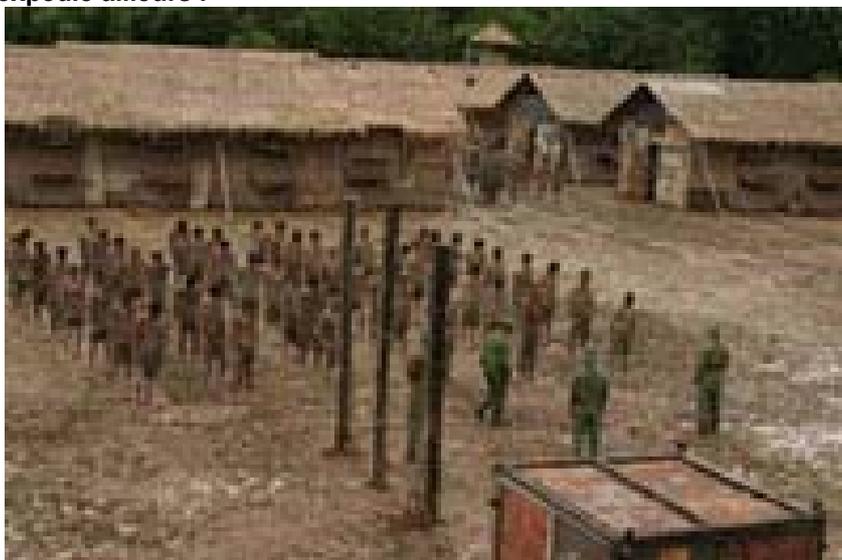
survivre, pour un camp d'environ mille bagnards. Les geôliers arrivent alors et nous disent : "Ce python est la propriété du peuple et vous l'avez utilisé. Vous devez le rembourser au peuple. On va soustraire vos rations pour un mois...", et ainsi notre unique bol de riz fut réduit de moitié.

« Que fais-tu, prisonnier, avec une hache et poursuivant qui? " hurle la sentinelle de la tour de garde en voyant un de nos bagnards en train de poursuivre un reptile s'infiltrant près de lui, un jour de fin de semaine... ». « Je... ». « Assez, bagnard! Restes là où tu es, comme ça jusqu'à nouvel ordre! ». Et notre pauvre ami doit rester figé comme une statue brandissant la hache pour plus d'une heure...

Et de temps en temps, certains de nos camarades s'en vont, soit transférés ailleurs, soit libérés grâce aux "relations familiales", et le reste des prisonniers du camp doit alors faire des *mea culpa* avec « promesse volontaire de rester pour travailler encore mieux ».

« Cela fait longtemps que vous tous "étudiez" ici mais il y a encore des gars obstinés comme celui-ci. On va l'envoyer à un endroit plus sévère pour le punir ». L'histoire en est simple : un de nos camarades, B, le « coupable », a arraché involontairement le lobe d'oreille de son ami N durant une dispute. Notre B nous l'a avoué : « Franchement, je n'ai rien contre N. On est copains. On se réveille en fin de semaine et je m'étais hâté vers la cuisine commune pour tâcher de trouver quelque chose à manger. Je réveille N mais mon N ne se lève pas et par habitude je lâche des jurons. N fort furieux de mes injures s'est alors agrippé à moi et on a échangé des coups de poing. J'ai alors mordu son oreille sans intention de le blesser, mais au lieu de les relâcher, j'ai serré mes dents à cause de ses coups de poings et j'ai arraché le lobe de son oreille. Je l'ai regretté et lui ai présenté des excuses ». Et notre B a été expédié ailleurs .

« Hé, vous, avez-vous gardé mon salaire?», demande un de nos camarades à un geôlier de passage. Notre ami D., l'air hagard et bizarre, va partout, demandant n'importe quoi et à n'importe qui « Où est mon salaire? » ses yeux regardant par terre, à la recherche de ce "papier". Bien entendu, personne ne le craint, mais on l'évite de loin. On ne peut l'amener aux travaux forcés car on doit tout faire à sa place. Finalement, lassé d'héberger un pareil "fou", le chef du camp demande la réunion d'un comité soit disant sanitaire pour décider de son sort, et D reçoit son papier de "libération" quelques jours après. Bien plus tard, nous avons su qu'après une certaine période, D était revenu à l'état normal...



"Vous allez vivre dans un endroit plus aéré et vous aurez droit à une bonne place pour vos funérailles. Vous serez enterrés convenablement comme n'importe qui" nous dit gaiement un jour un chef de camp devant un grand nombre de bagnards rassemblés. Et des reporters étrangers viennent nous visiter. On nous donna de la bonne nourriture ce jour-là et on nous a laissé aux repos, nous ordonnant d'être mieux vêtus et de ne rien faire sinon jouer, chanter. Les reporters n'ont pu s'approcher de nous et sont restés très loin, hors de notre portée. A la fin de cette visite on nous ramène sous la bonne garde des policiers, les soldats normaux ayant été pris par les guerres contre les Khmers Rouges puis contre les Chinois. On nous a assimilés aux prisonniers normaux pour faire croire à la presse étrangère que le gouvernement n'a plus d'ex-officiers sud-vietnamiens dans ses prisons.

La vie devient plus dure et les visites familiales sont maintenant autorisées mais très limitées. A chaque fin de semaine, on doit assister à des séances de cãi lương politique avec des acteurs improvisés venant d'ailleurs, des autres prisons et à les commenter en commun. Tout est rationné et on reçoit de la nourriture en mauvais état, ou du maïs pour cochon, du mauvais sel souillé, des produits au rebut ou pourris. C'est pourquoi on cherche à s'approvisionner durant les travaux hors des camps, et on doit avaler quelquefois de la viande d'animaux à moitié crue pour survivre. Certains de nos camarades ont péri à cette époque, d'autres dès leur retour à leurs foyers.

Je ne peux décrire les terribles sacrifices de ma femme et de mes pauvres enfants durant les persécutions du nouveau régime vis-à-vis de ceux ayant des liens avec les fonctionnaires et militaires de la République du Vietnam (Sud). Ma femme a dû vendre tout ce que nous possédions pour vivre, et à la fin, s'était lancée dans des multiples travaux toute seule, pour nourrir nos enfants : marchande ambulante de cigarettes, de fruits... Les produits à vendre étaient fournis sans paiement d'avance par ses anciennes camarades de classe. Chaque soir, elle retournait tard au foyer, laissant nos enfants s'entre-garder avec notre aîné âgé de 5 ans. Tous ont pu survivre avec des denrées de mauvaise qualité vendues aux magasins locaux sous forme de rations limitées. Ces denrées étaient auparavant réservées à l'alimentation des bêtes, ou étaient des équivalents, tels les tapiocas secs et moisis. Et la population, à part ceux liés aux vainqueurs ou les très riches, doit avaler tous ces détritiques pour survivre et presque tous étaient devenus extrêmement chétifs, dont mes pauvres enfants. Une très longue période de souffrances et de persécutions incroyables à endurer... Ma femme avait dû vendre à la hâte ses vergers et nos deux habitations pour éviter les confiscations des biens appartenant à ceux ayant des liens avec l'ancien régime. Il en avait été de même pour mes pauvres parents : leurs comptes en banque, leurs pensions et leurs biens avaient été liquidés à la hâte par peur des représailles contre les "riches propriétaires".

À la fin, je suis libéré et ensemble avec ma femme, on a survécu de notre mieux. Grâce à la miséricorde divine, ma femme a pu trouver un poste d'institutrice à l'école maternelle de notre localité et moi, avec mes services à la paroisse locale, à donner des cours à 2 étudiants-moines... Et à partir de là, des étudiants en langues m'ont demandé des cours à domicile occupant tout mon temps, bien que la police locale me suivait de près car avec ma situation d'ancien marin-navigateur, j'attirais involontairement les organisateurs des filières de fuite en exil par mer (vượt biển). Ceci m'obligeait à régulièrement semer de loin mes "policiers-espions" et les organisateurs de *boat-escape*. Obligé à chaque fin de semaine passer à la station de police locale pour remplir mon "Journal d'Activité" comme c'était la règle pour tout ancien prisonnier de mon genre, j'ai fini par déclarer de guerre lasse au chef de la station de police ceci : « Je sais que vous me soupçonnez de rejoindre les vượt biển (*fuyards par mer, autrement dit les boat-people*) et que vous laissez vos hommes suivre de loin mes activités. Les organisateurs de ces périples illégaux cherchent à me contacter par tous les moyens mais je leur ai dit non, carrément. Alors, tant qu'à faire et si vous-même vous voulez vous expatrier de cette façon, laissez-moi vous indiquer les meilleures routes sans aucune carte marine ». Sur quoi on me répondit : « Allons, à voir vos activités et écouter vos paroles, je vous crois. Dorénavant, on ne vous suivra plus ». Mais j'ai dû toutefois venir au commissariat de police encore 12 mois pour rapporter mes va-et-vient.



On nous avait libéré, nous les officiers sud-vietnamiens, pour à la suite nous expulser ailleurs avec nos familles, loin de Saigon, vers ces fameuses vùng kinh tế mới (« nouvelles zones économiques ») spécialement établies pour "ceux qui ont lutté contre le peuple", régions démunies de tout, où l'on doit vivre comme de pauvres paysans de manière pire que nos Montagnards (đồng bào thượng). Mais, grâce au poste d'institutrice de ma femme et à mes brevets "techniques", on nous avait épargné.

À la suite d'une "escapade manquée" juste à la fin de mon "année de probation" (quản chế), on m'a suspendu le "droit de citoyenneté", droit que tout ancien détenu doit demander – c'est à dire implorer - pour l'avoir de nouveau à la fin de l'année de probation. Et cela a traîné 4 ans de suite. Ecoeuré, j'ai fini par envoyer une requête au Premier Ministre à Hà Nội, et ... ma demande fut satisfaite rapidement ! Et là, étonné et croyant que j'avais des relations avec le Pouvoir, « on » m'a présenté aux membres de la police de la ville. Et c'est ainsi que côtoyant la police, plaisantant avec ses membres, visitant graduellement tous leurs lieux de travail et finalement participant même à leurs réunions, ces policiers ont fini par me traiter comme un communiste ! Et grâce à ces relations totalement inattendues, je suis finalement arrivé à reprendre – via des procédures légales - mes 2 maisons à louer, dont mes parents collectaient les loyers.

Et finalement je me suis expatrié avec ma famille, et je vous ai déjà raconté mon arrivée les mains vides aux U.S.A.

Lâm Chi Hiêu JJR 62